

XYZ. La revue de la nouvelle

Tout est doux

Diane-Monique Daviau



Numéro 24, hiver–novembre 1990

L'étranger / l'étrangère

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4138ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daviau, D.-M. (1990). Tout est doux. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (24), 51–54.

Tout était doux : l'air qui les caressait depuis des heures, les morceaux de fruits dans la bouche, le soleil qui les effleurait à peine et le bêlement des chèvres dans la montagne. Le bleu argenté du lac au pied des Alpes, le bleu rosé du ciel au-dessus de leurs têtes, tout était doux ce jour-là comme tant de fois depuis des mois, et puis, tout à coup, quelque chose brisa la perfection du paysage, de la vie, de l'amour qui l'avait entraîné là, quelque chose de minuscule annula l'harmonie de sa petite vie et le contentement qu'il en avait retiré depuis plusieurs saisons.

Il ne sut jamais ce qui déclencha soudain ce mal impitoyable et le rendit misérable à ce point. Peut-être une odeur dans l'air tiède, un son plus grêle ou plus rauque qui à cet instant l'avait emporté sur tous les autres. Ou peut-être était-ce une couleur, une saveur particulières ou plus simplement le mélange tout à fait unique de toutes ces choses parfaitement douces, l'air, les fruits, les bruits et la lumière, les couleurs, les odeurs, un mariage parfait que son cœur n'arrivait plus à supporter ou bien qui lui en rappelait un autre, celui de l'enfance, probablement, d'un temps de sa vie et d'un lieu qui avaient dû être harmonieux sans qu'il le sache, remplis de bonheur, de ce bonheur dont on est inconscient parce que rien de profondément malheureux n'est encore venu l'entamer, l'entacher.

Tout était doux et pourtant soudain il frissonna et manqua de souffle. On aurait dit les signes annonciateurs d'une mauvaise grippe, tout simplement : le front brûlant, un frisson dans le dos, une douleur dans la gorge. Mais aussitôt les larmes coulèrent et alors il sut que tout était fini : quelque chose, soudain, lui manquait, lui manquait tellement qu'il n'avait plus qu'une idée, là à la terrasse d'une auberge tyrolienne : partir, à n'importe quel prix, le plus vite possible, tout abandonner, chambouler totalement sa vie encore une fois, s'arracher à cet univers qui le comblait pourtant un instant plus tôt et retrouver le lieu sans lequel désormais plus rien n'avait de goût, de sens, de vraisemblance, un lieu dont jamais il n'aurait cru s'ennuyer un jour à mourir : Montréal, qu'il haïssait pourtant, qu'il avait fuie, abandonnée sans l'ombre d'un remords. La violence de l'absence augmentait maintenant avec chaque instant qui passait.

Il ne termina pas le *Kaiserschmarrn* qu'il avait commandé quelques minutes plus tôt en se frottant les mains de plaisir. Il régla l'addition et quitta l'auberge sans même penser qu'il ne reviendrait probablement jamais dans ce hameau autrichien où il aimait tellement venir se reposer de temps en temps. Il redescendit vers la vallée, traversa le petit village, prit le train pour Munich et entreprit dès le lendemain matin les nombreuses démarches qui lui permettraient de quitter l'Europe, l'Allemagne, la Bavière, Munich, ses amis, ses amours, et de rentrer à Montréal pour guérir son mal du pays.

Il abandonna des gens qu'il aimait et qui ne comprirent pas plus que lui ce qui arrivait.

Dans l'avion déjà il regrettait et pleurait. Ce qu'il faisait là était aberrant, pourtant il ne pouvait s'en empêcher, et à travers les larmes qu'il versait sur ce monde si cher qu'il venait de quitter, il souriait, il riait, il soupirait de soulagement et se réjouissait: il rentrait chez lui. Pour toujours. Oh, oui! pour toujours!

Quelques années plus tard, un soir de juillet, épuisé par la canicule qui n'en finissait plus, trempé de sueur, meurtri par le béton, l'asphalte, le bruit et la grisaille, il éclatait en sanglots sur le balcon de son appartement montréalais où pas un souffle ne parvenait jusqu'à lui. Le visage enfoui dans ses mains, il pleurait sans pouvoir s'arrêter. Il craquait. Il n'en pouvait plus. Il n'en pouvait plus d'être loin de Munich et de ses étés, de la vie qui continuait là même l'été, de vivre loin de Munich et de ses théâtres, les *Kammerspiele* et le *Residenztheater* et tous les théâtres de poche, l'opéra et les cabarets, les cinémas de répertoire, les musées et les galeries, les concerts, il s'ennuyait à mourir des couleurs de Munich, des odeurs de Munich, des sons et des voix qu'on entend là-bas, des cafés qu'on y prend à toute heure du jour et de la nuit, il avait la nostalgie des librairies et des papeteries, des stations de métro, du Jardin Anglais, des trattorias où l'on s'engouffre tard le soir pour souper après le spectacle, Munich lui manquait, et la Bavière et les Alpes et le Tyrol et le foehn qui apporte en quelques minutes l'été chaud et sec en plein cœur de l'automne, il avait soif de la bière blanche qu'on y boit les jours de foehn, soif de la légèreté qu'il lui était arrivé là-bas de connaître, de la vie qui là-bas le frappait souvent en plein visage, soif d'un chemin différent et d'une autre façon de marcher, de parler, d'écouter. Soif d'un autre silence. Dépaysant. Vivifiant.

Le silence et, dedans, les bruits de la pluie. À Munich, il aimait tellement entendre la pluie tomber, il se promenait durant des heures quand il pleuvait... Munich sous la pluie vous brise le cœur.

Mais Berlin aussi. Pour d'autres raisons.

Et puis Hambourg, l'automne...

Mais la Norvège, les jours de brume, quelle beauté !

Et alors, d'un coup, tout le Nord lui manqua en ce soir de juillet, la mer du Nord et des bouts de Hollande, la mer Baltique, la mer de Norvège et toute la Scandinavie, les mets de là-bas, les petits déjeuners qui vous redonnent le goût de vivre. Comment vivre sans cela, comment vivre quand tout cela vous manque ?

Les sanglots le secouaient. Les larmes coulèrent jusque tard dans la nuit. Il se rappela Amsterdam, et le souvenir de la vie à Amsterdam lui tritura le cœur. Puis il se rappela aussi l'année passée en Provence. Comment avait-il pu quitter cet endroit paisible et serein où il était si heureux ? Simplement parce qu'il était né ailleurs et n'avait pas les papiers nécessaires pour rester là ? Comment avait-il fait pour abandonner sa maisonnette de pierres, ses champs de lavande, les oliviers, le chant des cigales, et rentrer à Montréal et continuer à vivre comme si de rien n'était ? Mais avait-il continué à vivre comme si rien ne s'était passé ? Sans les amis qu'il s'était faits là-bas, sans l'odeur des herbes, le goût du pastis, le goût du melon frais et de la tapenade, la douceur du pain biologique Lemaire ?

Par quoi avait-il remplacé tout cela ?

Et pourquoi, soudain, cela n'était-il plus possible ?

Pourquoi ressentait-il, en cette nuit de juillet, une telle nostalgie pour tous les ailleurs qu'il connaissait ? Pourquoi devait-il partir encore une fois et comment pouvait-il savoir maintenant ce qui lui manquait le plus ? Quel pays, quelle région, une ville ou la campagne, où aller, comment choisir, comment savoir où ça fait le plus mal quand la douleur est partout, à la tête et au cœur, à la bouche et aux yeux ?

Il liquida tout encore une fois, laissa des amis, une famille, un travail. Et dans l'avion, déjà, il regretta.

Partout où il allait maintenant, il se sentait comme ces gens qui ne sont heureux qu'« *entre les endroits* d'où ils partent et vers lesquels ils se dirigent », ne trouvant plus de contentement nulle part,

n'arrivant plus à prendre racine nulle part, ballotté entre un ici et un ailleurs, condamné à n'être bien qu'en chemin entre des lieux qui, avec les années, lui manquaient tous à peu près simultanément et avec la même intensité.

Il erra longtemps ainsi, partagé, déchiré. Se retrouva, de pays en pays, à l'autre bout du monde. Fatalement étranger. Prisonnier de sa peine.

Tout est doux ce soir comme partout où il aime vivre. Doucement, il pleure. Il regrette d'avoir un jour quitté sa ville natale pour aller voir ailleurs. D'avoir découvert tant d'endroits attachants, connu tant de gens aimables. D'être de ceux qui ressentent si violemment la déchirure. De ne pouvoir, malgré tous ses efforts, considérer la vie comme une grande aventure terriblement excitante au cours de laquelle on peut avoir l'immense chance de rencontrer des milliers de gens passionnants, chaleureux, de découvrir des lieux bouleversants, attachants auxquels jamais on ne s'attache, qu'on quitte en riant pour un autre qui sera peut-être encore plus beau et où des gens charmants viendront à vous les bras ouverts, des gens dont on se sent aussitôt proche comme si on avait toujours vécu près d'eux.

D'autres réussissent ce tour de force. Lui n'arrive qu'à souffrir. Partout, tout le temps. Hier, aujourd'hui, le bonheur ne dure pas.

Tout est doux, pourtant. Le lieu, les amis, la façon de vivre. Janvier s'écoule sans heurt. L'an neuf est plein de promesses. Il ne lui manque qu'une chose, ce soir: Montréal, la petite chérie, l'odeur de la neige dans l'air, le sourire un peu fatigué des gens qui rentrent à la maison après avoir affronté le froid, le sourire un peu fatigué de ceux qui en juillet affrontent la canicule, la douceur des visages, tard le soir, sur les balcons qui s'alignent, les enfants épuisés auxquels on vient de donner un bain et qui ont droit, parce qu'il fait si chaud et que personne, de toute façon, n'arrivera à dormir, à une glace à la vanille ou au chocolat, tout lui manque, ce soir, les draps sur la corde à linge, les arbres pleins de feuilles rouges et les campagnes blanches, les rues désertes les soirs d'hiver, les gens qui dorment sur les balcons les nuits d'été. Les souvenirs d'enfance que ces images lui rappelleraient. Le sentiment d'être chez soi. Le bonheur d'être chez soi et de rêver d'ailleurs dont on ne sait pas grand-chose. Des ailleurs colorés, doux. Pour lesquels on vendrait son âme. **XYZ**